



Le Paris insolite et secret de Raymond Queneau, vu comme un exercice de style fraternel

The Unusual and Secret Paris of Raymond Queneau, seen as a practice of fraternal style

Étienne Crosnier

Chercheur indépendant

etienne-c@orange.fr

<https://orcid.org/0000-0002-4662-6012>

Résumé : Figure atypique de la littérature française dont l'œuvre la plus célèbre, *Zazie dans le métro*, commence par un hapax¹ audacieux, l'écrivain anime de 1936 à 1938 une rubrique surprenante de questions/réponses, « Connaissez-vous Paris ? », pour le quotidien *L'Intransigeant*. Aujourd'hui, le lecteur déambule avec le même étonnement dans ce labyrinthe d'interactions littéraires : si l'apparition des premiers cafés et celle du percolateur s'y côtoient en toute logique, des attelages plus insolites, comme l'auberge des Mousquetaires et la sépulture des victimes des Trois Glorieuses, donnent envie de s'y égarer pour de bon.

Mots-clés : Paris ; histoire ; mythe ; voies ; personnages célèbres ; dates ; origines.

Abstract: From 1936 to 1938, the writer Raymond Queneau undertook to “seriously” entertain the readers of the daily newspaper *L'Intransigeant* with a section of questions and answers on Paris, renewed every day. But beyond the literary game, the tireless walker also seeks to dust off and update the modern mythology of the capital, in a format accessible to everyone.

Keywords: Paris; history; myth; paths; famous people; dates; origins.

Entre le dictionnaire administratif (LAZARE ; LAZARE, 1844) du XIX^e siècle et celui, plus historique (HILLAIRET, 1963), du XX^e siècle, Raymond Queneau² innove sur le mythe littéraire de Paris, dans le fond

¹ « Doukipudonktan, se demanda Gabriel excédé. » (QUENEAU, 1959)

² 1903-1976. Romancier, poète, dramaturge français.

comme dans la forme. Il impose d'abord ses propres règles, en utilisant le modèle familier de l'enquête auprès du consommateur anonyme, mais sous forme de questions ouvertes et de réponses qu'il rédige lui-même. L'écrivain pose d'emblée des bases rigoureuses sur un chemin illimité : les vérités et les mystères de Paris. Mais comme la forme d'une ville, les questions posées en 1936 vont s'étoffer au fil des ans et appeler plus tard des réponses nouvelles. Queneau sait aussi que, chez tout homme créatif et nostalgique, le rêve comble aisément les lacunes du réel, et le jeune homme qu'il fut n'a pas oublié que le surréel donne du sens, dans l'espace/temps, à l'incongruité d'objets ou de mots assemblés. S'il paraît surprenant de voir se croiser, aux abords de telle place célèbre, les figures de Beaumarchais, Richard-Lenoir et Antoine le Grand (un auteur, un spéculateur et un moine), le promeneur érudit sera surpris d'y découvrir, sous ces trois figures, la physionomie d'un seul individu capable de révolutionner son époque jusqu'à la sienne. Se pourrait-il que l'esprit humain ait nommé puis réuni certaines voies parisiennes davantage pour leur portée symbolique qu'historique ? L'invitation au mythe littéraire de Paris est alors lancée à celui qui, au gré de ses balades intérieures, cherche le frisson de récits terribles ou merveilleux, plutôt que l'authentification de repères chronologiques invisibles à l'œil nu.

Queneau écrit dans son *Journal* (QUENEAU, 1996) : « Avoir un système borne son horizon ; n'en avoir pas est impossible. Le mieux est d'en posséder plusieurs. » Bien avant la création de l'Oulipo³ en 1960, il prône une littérature non aléatoire, dont seules des règles collectives intangibles (liées au langage) sont capables, selon lui, d'encourager et de transcender toute recherche individuelle. L'expérience de *L'Intransigent* répond ainsi à un *modus operandi* immuable dans le temps, mais au service de tous les niveaux de connaissance (pluralité du système), avec un éventail de questions arbitraire que le lectorat du journal accepte sans protester, parce qu'il le rassure et le rend intelligent à la première lecture.

Comme en témoigne Jacques Roubaud (2007), citant Queneau, « il faut lire les rues ». C'est-à-dire les arpenter inlassablement pour débusquer leur histoire et exhumer leur secret, comme on tourne et retourne les pages d'un livre. Mais il ne s'agit pas seulement de décrire au lecteur anonyme la forme d'une ville connue avec « un plan sous les yeux » (QUENEAU,

³ Cofondé avec François Le Lionnais, également amateur de chiffres, de lettres et d'énigmes.

1943) : il faut l'inciter à sortir de chez lui pour se représenter l'histoire sur place, puisque « le mythe raconte » (BRUNEL, 1994, p.8) et, surtout, imaginer ce qui n'est plus donné à voir. Cet entrelacs de récits, connus ou plus souterrains, se ramifie à partir d'un modèle itératif de questions-réponses, équation immuable à partir de laquelle le mythe littéraire de Paris, désiré par l'auteur, se diversifie dans sa modernité.

Mille et une devinettes pour un voyage immobile

Dans un souci d'efficacité et de convivialité, Queneau adopte en effet un modèle unique, où il ne raconte jamais la même histoire sur Paris, mais presque toujours de la même façon – contrairement à ses *Exercices de style* (QUENEAU, 1947) ultérieurs, qui proposeront de raconter 99 fois la même histoire, à chaque fois de façon différente. Le but de la chronique étant de satisfaire l'attente du lecteur et d'éviter ses questionnements superflus, la syntaxe de chaque réponse proposée le lendemain suit un ordre familier – Sujet, Verbe, Complément – tout en multipliant les détails nominatifs et chiffrés, gage de leur validité et de leur exhaustivité.

La rubrique « Connaissez-vous Paris ? » paraît ainsi dans le quotidien *L'Intransigeant* du 23 novembre 1936 au 26 octobre 1938 (FIGURE 1), sous forme de trois questions-réponses à chaque tirage. Il y en aura 2102 en tout, soit un peu plus de 1000 questions et autant de réponses en près de deux ans. Un quart d'entre elles seront rééditées chez Gallimard en 2011, sur le critère de leur pertinence dans le paysage parisien contemporain.

Au départ, l'idée germe dans l'esprit de Queneau (2011, p. 7) lui-même qui, « pour mettre du beurre dans les épinards », propose au directeur du quotidien d'aiguillonner la curiosité des chalands sur les énigmes de la capitale. À chaque livraison, trois questions, concernant des noms de voies, monuments, antiquités, bâtiments, terrains vagues, personnages célèbres, événements, inventions, etc. ayant émaillé son histoire. Les réponses, elles, sont insérées le lendemain dans la rubrique « Petites annonces », afin de joindre l'utile à l'agréable : une curiosité intellectuelle satisfaite et une invitation à peine dissimulée à parcourir les offres du jour.

Figure 1 – DP. Une de *L'Intransigeant*



Sous-titre : 23 novembre 1936, où parurent les trois premières questions de la rubrique « Connaissez-vous Paris ? » dirigée par Raymond Queneau.
Source : Bibliothèque Nationale de France (Gallica), 2011.

Le succès est tout de suite au rendez-vous. Ce jeu, interactif en apparence, donne au lecteur l'illusion d'être initié aux arcanes de la grande ville, de faire partie d'un cercle de privilégiés dont l'avis compte. Au point qu'au début de la chronique, il n'hésite pas à compléter le savoir de l'auteur : une maison de la rue Turbigo doit son bas-relief – un ange ailé tenant un sac à la main – à la bonne fortune du propriétaire qui, l'ayant vu en songe, a gagné à la loterie et s'est ensuite montré généreux ; ou encore, lorsque *Le Vendôme* est omis dans la liste des cinémas du 1^{er} arrondissement, un « monsieur en melon » (QUENEAU, 2011, p. 11) se déplace en personne à

la rédaction du journal pour rectifier l'erreur et tenter d'obtenir une prime... non prévue dans ce cas de figure

L'auteur a inventé sans le savoir une forme de marketing très en vogue de nos jours, l'*inbound marketing*, visant à créer du contenu pour multiplier les expériences personnelles. La rubrique, sollicitant le lecteur dans son intelligence, lui laisse entrevoir qu'à terme il pourra répondre seul aux questions posées – d'où le déclin de la formule après deux ans de pratique. Pourtant Queneau maintient sans faillir le fil rouge de sa démarche, à savoir la restitution exacte et complète des différentes sources à l'origine des noms de voies parisiennes. Le mythe littéraire de la capitale est issu de la chaîne ininterrompue des questions-réponses, qui épouse chaque jour son tracé à la fois savant et aventureux. C'est ainsi que le récit à l'échelle collective (l'assassinat d'Henri IV) devient vite l'affaire individuelle (visite de la rue de la Ferronnerie, réminiscence de l'événement) de chaque explorateur citadin, un peu plus curieux que ses semblables. Mais la rubrique de Queneau est d'abord conçue pour des lecteurs sédentaires, recevant a priori ses assertions comme paroles d'évangile avant de s'égarer dans les petites annonces du journal – une astuce inoffensive pour leur faire ouvrir leur portefeuille.

Hormis les questions classiques sur l'origine des dénominations des voies, le chef d'orchestre, en fin connaisseur de sa partition, n'hésite pas à développer plusieurs variations sur un même thème, avec des binômes de questions-réponses autour d'une période historique précise, où viennent s'entrechoquer des termes comme « Palais Bourbon, millions, Maison de la Révolution, École » :

Quel est l'hôtel du XVIII^e siècle dont la construction (pour Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé), revint à plus de 20 millions de francs ?

Le Palais Bourbon fut formé de la réunion d'un hôtel de Bourbon construit vers 1772 et d'un hôtel de Lassay. Les travaux, entrepris par Louis-Joseph de Bourbon, prince de Condé, durèrent plus de vingt ans et revinrent à plus de 20 millions.

Où fut installée l'École Polytechnique lors de sa fondation ?

Confisqué en 1790, c'est dans le Palais Bourbon, devenu Maison de la Révolution, que fut installée, en 1794, la nouvelle École Polytechnique. (QUENEAU, 2011, p. 89-90, notes 221-222)

Où avec des duos de questions plus « techniques » :

Combien y avait-il d'abonnés au téléphone, à Paris, au bout d'un an d'exploitation ?

Où se trouvait le premier central téléphonique à Paris ?

Quelle est la statue de Paris située très exactement face au nord sur le méridien de l'Observatoire?

Où se trouvent les mires (encore existantes) qui servirent à déterminer ce méridien ?

Quel est le puits artésien le plus profond de Paris ? (Cf. FIGURE 2)

Quel est celui dont les travaux de percement durèrent le plus longtemps ?

Où fut signé le traité par lequel la France reconnaissait l'indépendance des États-Unis ?

Où résida, de 1785 à 1789, Jefferson, alors ministre des États-Unis en France ?

À quelle époque eurent lieu les premières distributions d'eau à domicile à Paris ?

Où se trouvaient les réservoirs qui alimentaient les conduites d'adduction ?

Etc.

Figure 2 – Place Hébert, Paris (18^e arrondissement), face à la rue de l'Évangile - 1900



Sous-titre : *Quel est le puits artésien le plus profond de Paris ?*

Le puits artésien le plus profond de Paris est celui de la place Hébert dont la profondeur atteint 718 mètres. (QUENEAU, 2011, p. 75-76, note 178)

Source : FRANÇAIS..., 1900.

Une communication aussi sérieuse que ludique

Si ces variations correspondent à autant d'énigmes, toute déambulation dans Paris, intellectuelle ou pédestre, suppose une méthode. Queneau impose la sienne, structurée, ludique et instructive. Comme lecteur à la Bibliothèque Nationale, il a constaté que « la plupart des livres sur Paris se copiaient les uns les autres » (QUENEAU, 2011, p.12), perpétuant les erreurs de jadis car dépourvus de « méthode historique » (QUENEAU, 2011, p.12). Sur les traces du marquis de Rochegude (1910), relayé par Jacques Hillairet, il s'en distingue par son souci permanent de l'exactitude sur toute l'échelle du temps. L'emplacement du premier central téléphonique parisien, au 27 avenue de l'Opéra, l'ont ainsi mené à une date d'inauguration le 8 septembre 1879. Or, tous les chroniqueurs précédents se sont accordés sur une date et un lieu inexacts. Queneau

décline alors un paradoxe encore valable de nos jours : certaines données connues, concernant une période proche de la nôtre, doivent être passées au filtre de l'expérience pour être validées, les consentements entre experts relevant parfois d'un *habitus* suspect et étant, de ce fait, sujets à caution ; en revanche, les données sur une période plus éloignée sont plus faciles à analyser, car reposant sur des sources intangibles : vestiges d'archéologie, cartographie (géographique, géologique), plans d'urbanisme (perçement de voies, construction d'immeubles, tracé de lignes de métros et de bus...), littérature de l'époque – tous ces documents dûment remisés aux archives et dans les bibliothèques municipales et nationales.

Mais le lecteur traditionnel de la rubrique « Connaissez-vous Paris ? » n'a pas non plus une vocation de chercheur à satisfaire. Dans sa rêverie parisienne, stimulée par les différentes questions, il reste avant tout un joueur habitué au dictionnaire, à la radio (en 1936, la télévision n'est pas encore en service) et aux conversations de bistrot. Queneau, en son for intérieur, rêve pourtant de le faire évoluer vers l'observateur de nuances secrètes qu'il est devenu, dans les noms des voies et les formes des immeubles offerts aux regards. Il lui révèle par exemple que la Bourse du Commerce, de la fin du XIX^e siècle, fut un siècle plus tôt une Halle aux Blés, construite elle-même sur l'emplacement d'un hôtel ayant appartenu à Catherine de Médicis et ayant disparu en 1749. Les noms recréent des liens physiques entre les hommes et leurs activités à différentes périodes de l'histoire, au contraire d'un cadastre rempli d'informations purement techniques.

La chronique de Raymond Queneau est celle d'un humaniste. Son style court et précis est le substrat idéal pour mettre en valeur les figures et événements marquants, plus ou moins bien connus, de l'histoire de Paris. Il ne s'agit pas encore pour lui de peindre celle-ci en romancier, mais plutôt en médecin légiste qui s'attacherait à relever, dans le corps urbain, toutes ses caractéristiques et cicatrices sans en omettre une seule. L'exemple des théâtres construits sur des cimetières est, de ce point de vue, éloquent :

Le Théâtre du Gymnase a été construit (en 1820) sur l'emplacement du cimetière Bonne-Nouvelle ; le Théâtre du Vaudeville (démoli et remplacé par le Paramount) fut édifié en 1869 sur l'emplacement de l'hôtel Sommariva, lui-même construit sur l'emplacement du cimetière Saint-Roch. (QUENEAU, 2011, p. 146, note 387)

Ainsi, en quelques lignes, on visite allègrement quatre niveaux superposés du tissu parisien : Paramount, Vaudeville, Sommariva, Saint-Roch. Pour en conclure qu'à tout âge, les morts laissent volontiers la place aux vivants dans la capitale.

Si « Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville / Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) » (BAUDELAIRE, 1861a, p. 202), toute évolution pique la nostalgie de celui qui assiste, impuissant, aux petites morts de la cité. En guide impartial et éclairé, l'auteur évite pourtant toute forme de sentimentalisme. Il évoque même les victimes du progrès avec le ton clinique d'un généraliste rompu à cet exercice, anticipant le détachement un peu forcé des premiers commentateurs du petit écran :

À quelle époque eut lieu l'accident de métro, à la station « Couronnes » ?

Le 10 août 1903, un peu plus de trois ans après la mise en service de la première ligne de métro. Une motrice prit feu à Barbès ; l'incendie éteint et les voyageurs évacués, la rame fut conduite à Combat⁴ où un deuxième incendie se produisit, qui fut également éteint. C'est alors que la rame de secours prit feu, à la station Ménilmontant. Les voyageurs qui se trouvaient dans une rame en attente à Couronnes furent asphyxiés par la fumée provoquée par ce troisième incendie. Il y eut 84 morts. (QUENEAU, 2011, p. 123-124, note 320)

Le compte rendu est à ce point linéaire que la distraction pathologique d'un Pierrot, dans *Pierrot mon ami* (QUENEAU, 1942), ou l'anachronisme amusant d'un duc d'Auge, dans *Les fleurs bleues* (QUENEAU, 1965) semblent encore lointains. Dans les années trente, l'auteur pilote sa chronique comme un professeur de philosophie urbaine, où l'accident, opposé à la substance, n'en demeure pas moins anecdotique. Il fait donc une toute petite place aux drames qui montrent clairement les limites et dangers d'un régime politique ou du progrès technique, sans jamais rien céder à l'attraction du fait divers.

Pour rester exemplaire, Queneau met un point d'honneur à ne jamais prendre position. Nulle donnée subversive, de nature phonétique ou sémantique, ne vient troubler sa chronique : le mythe étant le propre de l'homme, le lecteur découvre, sur la tapisserie de mots dessinés par

⁴ Le 19 août 1945, le nom de la station est remplacé par celui de « Colonel Fabien », pseudonyme de Pierre Georges (1919-1944), militant communiste et résistant.

l'auteur, la silhouette d'un rêveur éveillé, donnant du sens à ses révélations et l'invitant à faire de même.

Écrire une odyssée contemporaine

Tel un croisiériste, le lecteur se laisse emporter par le courant de l'histoire et le souffle du mythe, des antiquités parisiennes à la Belle Époque, de Clovis à Lénine. Le merveilleux y côtoie le cruel, les allégories de Baudelaire et d'Homère, cet aède supposé aveugle qui voyageait en lui-même, fraternisent. Piéton de Paris⁵ dans l'âme, le vacancier du savoir plonge volontiers « au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! » (BAUDELAIRE, 1857), comme un marin qui, sur la terre ferme, se laisserait emporter par la houle des pavés. Tel l'Amphion cher à Queneau, il est invité à repeindre les architectures disparues ou enfouies sur la palette de ses rêves.

L'auteur, rappelons-le, est féru de mythologie. Il a tout juste vingt ans lorsqu'il définit son art très personnel de la flânerie urbaine, une *amphionie* ou une *antiopée*, comme il la nomme savamment et non sans ironie. Dans son poème *L'amphion*, écrit en 1923, il évoque un Paris en fuite, dont les plans actualisés cultivent l'illusion de se divertir sans perdre son temps :

Le Paris que vous aimâtes
n'est pas celui que nous aimons
et nous nous dirigeons sans hâte
vers celui que nous oublierons

Topographies ! itinéraires !
dérives à travers la ville
souvenirs des anciens horaires !
que la mémoire est difficile...

Et sans un plan sous les yeux
on ne nous comprendra plus
car tout ceci n'est que jeu
et l'oubli d'un temps perdu
(QUENEAU, 1966, p. 23)

⁵ L'intérêt pour la capitale est largement partagé, dans l'entre-deux guerres, par des poètes (*Paris*, Jean Follain - 1935 ; *Le Piéton de Paris*, Léon-Paul Fargue - 1939) et romanciers (*Le Paysan de Paris*, Louis Aragon - 1926 ; *Nadja*, André Breton - 1928).

L'aède Queneau prend soin de tracer le dédale de ses déambulations quotidiennes sur un plan de Paris, mais avec une intention supérieure à celle du géomètre. L'Amphion de la mythologie grecque, fils de Zeus et d'Antiope, avait bâti avec son frère jumeau les remparts de Thèbes, à l'aide de sa flûte et de sa lyre, pour protéger leur mère. Dans l'esprit de l'écrivain, celle-ci se nomme Paris et, pour être sauvée, doit être entourée des murs de chiffres et de mots qu'il édifie avec sérieux. Ces derniers doivent rester, dans le futur, inattaquables.

Le lecteur a la faculté d'emboîter le pas à l'auteur pour croiser le chemin du savoir, ce commencement de la liberté, qui fait l'homme. Queneau lui ouvre la voie, en empilant les époques les unes sur les autres avec l'autorité d'un bâtisseur adoué par l'Olympe :

De quelle époque datent les statues et le bas-relief représentant Léda⁶ qui ornent la fontaine Médicis ?

Les statues qui ornent la fontaine Médicis datent du Second Empire ; le bas-relief qui représente Léda, de 1807. Cette fontaine est un édifice composite, édifié en 1864 et formé d'une fontaine élevée en 1620 dans les jardins du Luxembourg et d'une autre qui se trouvait rue de Vaugirard, au coin de la rue du Regard et que le percement de la rue de Rennes fit disparaître. (QUENEAU, 2011, p. 91-92, note 227)

1807 (Premier Empire), 1864 (Second Empire), 1620 (règne de Louis XIII) : l'aède construit en quelques lignes un récit tangible qui se joue de la temporalité du commun des mortels. L'espace de la ville unit pour l'esprit les contours de la fontaine, son mythe impérissable et le symbole d'abandon amoureux et de fertilité qui y est indissolublement lié.

Dans le questionnaire de l'écrivain, chaque lieu cité évoque presque toujours la vie d'un personnage célèbre ou un événement marquant, imprimés dans la mémoire collective : « *Quelle est la fontaine de Paris qui fut élevée par souscription publique ? La fontaine Molière (FIGURE 3) fut élevée, en 1841, à la suite d'une souscription publique. Elle remplaça l'ancienne fontaine de l'Échaudé, qui datait de 1671.* » (QUENEAU, 2011, p. 79-80)

⁶ Zeus prit la forme d'un cygne pour séduire Léda. De leurs amours, elle conçut deux enfants, Hélène et Pollux, qui naquirent dans un œuf, alors que Clytemnestre et Castor, enfants de Tyndare, naquirent dans un autre.

Figure 3 – Façade de la maison où Molière est mort.



Sous-titre : *Dans quelle maison de Paris Molière est-il mort le 17 février 1673 ?*

Molière est mort le 17 février 1673 dans une maison dont le 40 de la rue Richelieu occupe aujourd'hui l'emplacement. [On fête cette année le bicentenaire de la naissance de Jean-Baptiste Poquelin] (QUENEAU, 2011, p. 47-48, note 92)

Source : Fontaine Molière, 2015.

Mais le nom propre ouvre aussi une perspective nouvelle sur un lieu donné : « Où a été assassiné Henri IV, le 14 mai 1610 ? Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610 devant le 11 rue de la Ferronnerie. La maison actuelle date de Louis XIV. » (QUENEAU, 2011, p. 85-86)

Est-ce le lieu qui institutionnalise l'homme illustre, ou ce dernier qui immortalise le lieu ? Queneau s'ingénie plutôt à tirer le fil magique du site au récit, et inversement, pour permettre au lecteur d'utiliser la formule au gré de ses dérives citadines. L'élaboration du mythe moderne de Paris, à partir

d'une équation fermée (une question, puis une réponse différée), est aussi un gage d'ouverture, sous réserve que le lecteur ait accompagné l'auteur assez loin dans la chronique pour se confronter à lui. La question « D'où vient le nom... » revenant presque à chaque numéro de *L'Intransigeant*, notre demiurge ordonne littérairement l'origine de la ville lumière pour le profane anonyme, avec l'espérance secrète que celui-ci dépassera un jour le maître dans l'exhaustivité des réponses proposées. Témoin l'exemple qui suit : « *D'où vient le nom de la rue de l'Arbre-Sec ?* L' "arbre sec" en question était une potence. » (QUENEAU, 2011, p. 135-136, note 355)

Si cette assertion éclaire le mythe sous le soleil noir de *La Ballade des pendus* de François Villon, le lecteur d'aujourd'hui, connecté à différents supports numériques, sera surpris de constater que l'outil de recherche Wikipédia (RUE, 2010) élargit et enrichit la réponse de l'auteur avec deux suggestions : 1) Ce nom proviendrait de l'enseigne d'un drapier, représentant un arbre dépourvu de feuilles ; cette enseigne, ou celle qui lui a succédé, se trouve aujourd'hui au musée Le Secq des Tournelles à Rouen ; 2) il serait la déformation de « rue de l'Arbre-Sel », nommée ainsi au XIII^e siècle en référence à un chêne situé dans cette rue qui, un matin d'hiver, se trouva couvert de givre comme s'il était couvert de sel.

Puis un développement du commentaire de Queneau lui-même : « Le surnom d'« arbre sec » aurait été donné au gibet qui se trouvait à l'extrémité nord de la rue, sur l'ancienne place de la Croix-du-Trahoir, à l'angle de la rue Saint-Honoré. » (RUE, 2010)

Le modèle de *L'Intransigeant* est donc une sorte de tronc commun immuable, d'où partent les branches infinies de réponses en suspens. Mais le lecteur de Wikipédia est-il pour autant plus érudit que celui de 1936 ? Certaines questions laissent planer le doute : « *Quelle est la rue de Paris qui porte le nom d'un capitaine d'une compagnie de la Garde Nationale célébrée par Jean Reybaud dans Jérôme Paturot ?* » (QUENEAU, 2011, p. 145, note 386).

L'auteur fournit à l'avance une réponse littéraire sur un ouvrage qui fit du bruit au XIX^e siècle, mais dont on peine à retrouver la trace en 2022. Le nom du capitaine est celui d'un certain Boutarel, qui apparaît bien dans *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, publié en 1846. Devant son incroyable succès de librairie, Reybaud a transformé l'essai trois ans plus tard avec *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*.

Paturot y apparaît comme le parangon de tous les opportunismes, à commencer par vivre délibérément aux crochets de l'État.

Selon Queneau : La rue Boutarel (4^e) porte le nom du capitaine d'une compagnie de la garde nationale qui passait, sous Louis-Philippe, pour être une compagnie d'élite et l'une des meilleures de Paris. Jean Reybaud l'a célébrée dans *Jérôme Paturot*. Cette rue a été créée en 1846.

Mais selon Wikipédia (RUE, 2010) : elle fut nommée ainsi en hommage à M. Boutarel, propriétaire des terrains sur lesquels la voie a été ouverte.

Où se situe la vérité ? Essentielle pour Queneau, elle l'est peut-être moins pour le lecteur actuel. L'auteur, qui a lu l'ouvrage de Reybaud, valide les informations collectées sur Boutarel, dont le nom est issu du phénomène littéraire concomitant. En revanche, le lecteur de Wikipédia, n'ayant pas accès au texte, finira peut-être par se contenter d'une non-information, comme celle d'un vague propriétaire de terrains. Et combien de lecteurs iront chercher la vérité vraie sur ce Boutarel, alors même que la magie du lieu, avec sa vue imprenable sur le chevet de Notre-Dame-de-Paris, suffira à les enchanter ? Le nom s'estompe ainsi au profit du paysage mythique du Paris *intra-muros* qui est, par essence, le creuset de n'importe quel récit fabuleux, vrai ou fictif. Cette rue, si belle et si poétique entre toutes, mériterait d'ailleurs de porter le nom de Gérard de Nerval...

En termes de dénominations, Raymond Queneau montre que les circonstances l'ont parfois emporté sur le prestige de l'histoire :

Quelles sont les rues de Paris qui portent des noms d'échevins ?⁷

Boucher, Buffault, Chauchat, Daval, Martel, Richer et d'Angelesme de Saint-Sabin, tous échevins de Paris entre 1764 et 1789, ont donné, de leur vivant, leur nom à des rues de Paris : c'était une mode à l'époque, chaque échevin voulait avoir sa rue ; des greffiers de la ville, tels que Boudreau et Taitbout, obtinrent la même faveur [...]. (QUENEAU, 2011, p. 147-148, note 395)

⁷ Du Moyen Âge à la Révolution française, l'échevin est un magistrat chargé de la police et de la justice seigneuriale, élu par la classe bourgeoise et soumis au contrôle des *Missi dominici* (commissaires royaux). Leurs attributions ont ensuite été transférées et réparties entre adjoints au maire et conseillers municipaux.

Échevins, greffiers, mais aussi (on l'a vu plus haut) propriétaires de terrains, des notables bien en vue du pouvoir royal, ont bénéficié de ses largesses pour faire apparaître leurs noms sur les plaques des rues⁸. Une ononymie qui, au regard de leur personnalité artistique, politique ou morale, ne se justifie plus aujourd'hui. Le promeneur rêve alors que ces noms, trop « communs » à ses yeux, laissent place à des patronymes sortis tout droit du roman de Paris et de son histoire sans fin...

Quand la mort a pignon sur rue

De même, des questions relatives à certains bâtiments, synonymes aujourd'hui de tristesse et d'effroi, n'ont pas été retenues par l'auteur en son temps : « *D'où vient le nom du cinéma (ancien théâtre) Ba-taclan*⁹ ? » (QUENEAU, 2011, p. 173), situé aujourd'hui au n° 50 du boulevard Voltaire ? Le lecteur d'aujourd'hui oublie volontiers que le terme « Bataclan », signifiant « grand remue-ménage », a été forgé par le dramaturge Charles-Simon Favart (1710-1792). Il l'associe désormais à un « massacre des Innocents » contemporain, dont le souvenir est indélébile, tant au niveau de la mémoire collective que de la réminiscence.

Bien avant cette tragédie, évidemment imprévisible à l'époque de Queneau, Paris était déjà le repaire de drames et faits divers, dont l'auteur se fit volontiers l'écho dans son ouvrage :

Le mur des fédérés, contre lequel, le 28 mai 1871, les Versaillais fusillèrent 147 communards se trouve au Père-Lachaise, le long de la 97^e division. (QUENEAU, 2011, p. 92)

Il [Gérard de Nerval] se suicida dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855, rue de la Vieille-Lanterne, à l'emplacement exact de la scène du théâtre Sarah-Bernhardt [rebaptisé théâtre de la Ville en 1968]. (QUENEAU, 2011, p. 90)

⁸ Une plaque de fer apparaît au XVIII^e siècle sur les maisons placées au coin des rues. En 1844, un arrêté du préfet de la Seine Rambuteau prescrit à Paris l'emploi de plaques en lave de Volvic émaillée, où les lettres blanches se détachent sur fond bleu.

⁹ Pour plus d'informations, veuillez consulter l'adresse électronique : <https://www.cnrtl.fr/definition/bataclan>

C'est le 11 avril 1918 que tomba sur la Maternité Port-Royal un obus allemand qui fit vingt victimes. Une inscription, à l'entrée, boulevard de Port-Royal, en rappelle le souvenir. (QUENEAU, 2011, p. 72)

Henri IV fut assassiné le 14 mai 1610 devant le 11 de la rue de la Ferronnerie. La maison actuelle date de Louis XIV. (QUENEAU, 2011, p. 86)

Si Paris est une fête, c'est donc parfois le diable qui mène la danse et la fontaine des Innocents (1548), en plein cœur de Paris, en est le symbole permanent. L'impasse Satan, ainsi nommée pour contester le passage Dieu, son voisin dans le 20^e arrondissement, rappelle également au lecteur distrait les deux postulats de l'Homme depuis le péché originel, à l'origine de sa chute : l'animalité et la spiritualité, si bien définies par Baudelaire (1887b) dans *Mon cœur mis à nu*.

Mais si le mal et la mort ont pignon sur rue dans l'histoire de la capitale, ses différentes voies publiques ou privées apparaissent d'abord, pour le lecteur de la chronique, comme autant de lignes de vie à déchiffrer. Début 1937, Raymond Queneau en dresse la liste des variantes littéraires, soit 46 en tout :

Rue, passage, avenue, impasse, square, place, villa, cité, boulevard, cour, quai, pont, port, allée, galerie, sentier, porte, chemin, sente faubourg, ruelle, rond-point, hameau, jardin, péristyle, parc, carrefour, cours, gare, marché, chaussée, bourse, halle, route, bois, palais, arcade, carré, entrepôt, escalier, esplanade, palacio, passerelle, pavillon, portique, voie. (QUENEAU, 2011, p. 170, note 1)

Un « passage » offre un sens plus romanesque au nom qui l'accompagne : « *Quelle est la voie de Paris la plus étroite ? La voie de Paris la moins large est le passage de la Duée (20^e), long de 85 mètres et large seulement de 0 m 90.* » (QUENEAU, 2011, p. 33-34, note 51).

Le plus souvent exhaustif et sans parti pris, Queneau laisse parfois (volontairement ?) le lecteur sur sa faim. Par exemple, il ne s'attarde pas sur la signification de « la Duée », que l'on peut traduire par « source jaillissante » et qui offre une jolie connotation mythique. En revanche, il se concentre plus longuement sur le passage de la Reine-de-Hongrie :

Le passage de la Reine-de-Hongrie va de la rue Montmartre à la rue Montorgueil. Une marchande aux halles, Julie Bécheur, qui habitait ce

passage en 1789, ressemblait à ce point à la reine de Hongrie (Marie-Thérèse) que Marie-Antoinette, l’apercevant un jour, en fut elle-même frappée. On la surnomma la « Reine de Hongrie » et le nom resta au passage qu’elle avait habité. (QUENEAU, 2011, p. 32, note 48)

Dès que la légende s’empare du lieu, on note que l’écrivain n’hésite pas à tirer à la ligne. Un nom mystérieux fait naître sous sa plume l’histoire de trois personnages, que le sortilège de Paris a réunis. Le mythe dépasse encore, par la puissance de son évocation, la réalité même. Queneau a beau faire le jeu de l’authenticité, il n’en demeure pas moins un inconditionnel du récit pour le récit, étroitement mêlé d’hypothèses et de certitudes :

Quelle authenticité faut-il attribuer au tombeau d’Héloïse et d’Abélard, au Père-Lachaise ?

Le monument d’Héloïse et d’Abélard au Père-Lachaise fut composé de toutes pièces par Alexandre Lenoir¹⁰ qui utilisa des fragments provenant de l’abbaye de Saint-Denis. Pour la statue d’Héloïse, il se servit d’une figure de femme du XII^e siècle à laquelle il fit mettre le masque d’Héloïse ; seule, la statue d’Abélard serait authentique et proviendrait de son tombeau primitif, à Saint-Marcel-Lez-Chalon-sur-Saône. Le monument fut placé au Père-Lachaise en juin 1817. (QUENEAU, 2011, p. 53-54, note 1123)

Le mythe de Paris à la mode Queneau relève bel et bien d’un exercice de style personnel et nouveau, passant du XII^e siècle à juin 1817 sans le moindre contresens. Il est un mariage réussi, célébré à chaque détour de rue, entre réel et fiction, justesse et fantaisie, rigueur et improvisation. L’archéologie et la science ne sauraient en effet restituer à elles seules l’esprit volatil d’événements émaillant l’histoire de la ville lumière. En jonglant avec les dates et en revisitant les espaces sur plusieurs strates temporelles, Queneau anticipe sur les années d’Occupation où toute liberté, de la bibliothèque à la rue, sera bâillonnée par la tyrannie des ombres menaçantes.

¹⁰ Marie Alexandre Lenoir (1761-1839), sculpteur, médiéviste et administrateur du musée des Monuments français à partir de 1795.

À la recherche de la mémoire perdue

Pour le lecteur de son époque, mais aussi de la nôtre, Raymond Queneau a initié le mythe moderne de Paris, dans sa forme et son contenu, avec un style journalistique innovant. Très à l'aise dans ce modèle littéraire, sobre et direct, sa démarche s'inscrit néanmoins dans celle des *antiopées* antiques, où les remparts de Thèbes constituent des protections symboliques contre la mort ou l'oubli de ses habitants ou vestiges. L'écrivain a initié le lecteur à une méthode induisant de vraies réponses aux énigmes de la capitale.

Mais le temps lui sera, hélas, compté : « J'avais examiné maison par maison toutes les rues des dix premiers arrondissements et notable quantité des dix autres... Et ce fut Munich et le reste » (QUENEAU, 2011, p. 13). À l'issue des accords de Munich du 29 au 30 septembre 1938, les puissances européennes entament une course aux armements¹¹. C'en est fini des privilèges de rêverie et de paix pour les Parisiens épris de déambulations diurnes ou nocturnes...

La chronique n'y survit pas longtemps. Elle est interrompue fin octobre 1938, pour des raisons de stratégie commerciale (trouver un nouveau public). Son épisode aura marqué l'écrivain dans sa chair. Il confie avec émotion, quelque quinze ans plus tard :

Pendant deux ans, j'ai donc visité Paris, avec application et amour, c'est certainement le plus long voyage que j'ai fait. Quand la guerre est venue (celle de 39), je me suis dit [...] : "Tiens, ça fait des années que je ne suis pas sorti de France [...] et pourtant j'ai l'impression d'avoir fait le tour du monde." C'est que je m'étais promené dans Paris. (QUENEAU, 1987, p. 21)

Ce bonheur, littéraire et physique, Queneau l'a étreint en arpentant les voies de Paris et en restituant scrupuleusement leur poétique réalité pour le lecteur anonyme, « mon semblable, mon frère » (BAUDELAIRE, 1857), dans une aventure singulière pour l'homme et plurielle pour l'écrivain. Car cette chronique demeure avant tout une expérience profondément humaine, où des anonymes ont tissé ensemble la toile du Paris d'hier et d'aujourd'hui - un exercice de style fraternel, en somme, avec des liens qui

¹¹ Provoquée par les Allemands qui, en occupant la Tchécoslovaquie, mettent la main sur toutes ses grosses entreprises d'armement.

les relie bien au-delà d'eux-mêmes – une sorte d'Internet culturel mais privé, réservé à ceux qui cultivent volontiers leur mémoire pour rester en vie le plus longtemps possible au milieu des êtres qui leur sont chers, mais aussi de leurs précieux fantômes.

Après lui, d'autres tentatives auront lieu, mais sans la même énergie ni la même vision, et dans le format traditionnel du dictionnaire allégé. Est-ce à dire qu'il nous manque un Queneau moderne pour réactualiser le mythe littéraire de Paris au XXI^e siècle ? Le jeu sérieux sur les dates et les dénominations des voies ne serait-il pas plus profitable à chaque lecteur s'il relevait toujours d'un amoureux de la mythologie et de l'histoire de Paris, piquée de récits merveilleux ou tragiques ? Il apparaît qu'aujourd'hui, de nouvelles questions, complétées par des réponses inédites, aimeraient bien sortir au grand jour.

Bibliographie

BAUDELAIRE, Charles. Au lecteur. *In* : BAUDELAIRE, Charles. *Les fleurs du mal*. Paris : Poulet-Malassis et de Broise éditeurs, 1857. p. 5.

BAUDELAIRE, Charles. Le cygne. *In* : BAUDELAIRE, Charles. *Les fleurs du mal*. Paris : Poulet-Malassis et de Broise éditeurs, 1861a. p. 202.

BAUDELAIRE, Charles. Mon cœur mis à nu. *In* : BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres posthumes*. Paris : Maison Quantin, 1887b. p. 92.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE (Gallica). *L'intransigeant* [23 novembre 1936]. Paris, 19 nov. 2011. Disponible dans : <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k795302n#>>. Accès sur: 15 déc. 2021.

BRUNEL, Pierre. Préface. *In* : BRUNEL, Pierre. *Dictionnaire des mythes littéraires*. Monaco : éd. du Rocher, 1994. p. 8.

FRANÇAIS : Place Hébert, Paris, vers 1900. *In* : WIKIPEDIA : the free encyclopedia. [San Francisco, CA : Wikimedia Foundation, 2010]. Disponible dans : <https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:Paris_Place_Hebert_1900.png>. Accès sur: déc. 2021.

FONTAINE MOLIÈRE au XIX^e siècle. *In* : WIKIPEDIA: the free encyclopedia. [San Francisco, CA: Wikimedia Foundation], 22 dec. 2015. Disponible dans : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Fichier:Fontaine_Moli%C3%A8re_au_XIXe_si%C3%A8cle.JPG>. Accès sur: 30 nov. 2021.

HILLAIRET, Jacques. *Dictionnaire historique des rues de Paris*. Paris : éditions de Minuit, 1963.

LAZARE, Félix ; LAZARE, Louis. *Dictionnaire administratif et historique des rues de Paris et de ses monuments*. Paris : [s.n.], 1844.

QUENEAU, Raymond. *Connaissez-vous Paris ?*. Paris : Gallimard, 2011. (Collection Folio)

QUENEAU, Raymond. *Exercices de style*. Paris : Gallimard, 1947. (Collection Blanche)

QUENEAU, Raymond. *Journaux 1914-1965*. Paris : Gallimard, 1996.

QUENEAU, Raymond. L'amphion. In: QUENEAU, Raymond. *Les Ziaux*. Paris : Gallimard, 1943. p. 23.

QUENEAU, Raymond. *Les fleurs bleues*. Paris : Gallimard, 1965.

QUENEAU, Raymond. Les Ziaux. In: QUENEAU, Raymond. *L'instant fatal*. Paris: Gallimard, 1966. p. 23. (Collection Poésie).

QUENEAU, Raymond. *Pierrot mon ami*. Paris : Gallimard, 1942.

QUENEAU, Raymond. *Zazie dans le métro*. Paris : Gallimard, 1959.

RUE de l'Abre-sec (Paris). In: WIKIPEDIA: the free encyclopedia. [San Francisco, CA: Wikimedia Foundation, 2010]. Disponible dans: [https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue_de_l%27Arbre-Sec_\(Paris\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Rue_de_l%27Arbre-Sec_(Paris)). Accès sur: déc. 2021.

ROCHEGUDE, Marquis Félix de. *Promenades dans toutes les rues de Paris par arrondissements*. Paris : Librairie Hachette et Cie, 1910.

ROUBAUD, Jacques. *La fabrique de l'histoire*. Paris : Créaphis, 2 juillet 2007. Entretien avec Emmanuel Laurentin.